

## LES JARDINS AU TOURNANT DU SIÈCLE

J'ai été invitée à vous parler « Des peintres-jardiniers de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la première partie du XX<sup>e</sup> siècle ». Pour traiter de ce sujet, centré sur la relation du peintre avec son jardin, il me paraît nécessaire d'introduire mon propos en disant quelques mots sur l'art des jardins, en Angleterre, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Ensuite, je m'intéresserai à Claude Monet (1840-1926) et, surtout, à Henri Le Sidaner (1862-1939). Le premier, fait partie du courant des peintres « impressionnistes », alors qu'on qualifie l'œuvre de Le Sidaner du courant des peintres « intimistes ».

### Les jardins au tournant du siècle

Dans ce milieu du XIX<sup>e</sup> en Angleterre, on critique le courant des jardins paysagers, qui sont appelés « les erreurs sentimentales du XVIII<sup>e</sup> ». L'idée que le jardin doit être différent de la nature sauvage et reconnaissable comme œuvre d'art est en train d'émerger. De nouvelles publications largement diffusées sont destinées à une nouvelle classe bourgeoise qui fuit la ville et investit dans les maisons à la campagne. Elles touchent le domaine du jardinage, de l'horticulture, de l'architecture, de l'agriculture et proposent des modèles de jardins et de maisons sur catalogue. Elles eurent beaucoup d'influence sur le développement d'un nouveau modèle de jardin. Le jardin doit se développer autour de la maison et doit être lié à chacune de ses fonctions. Il est formé de plusieurs parties, chacune d'elles a une fonction particulière et est close de haies ou de murs. Liées à la maison, elles en sont le prolongement au sein de la nature et doivent être plantées d'espèces indigènes.

Des jardiniers artistes-artisans, des propriétaires concourent à développer ce nouveau courant de l'art des jardins. William Robinson (1838-1935) et Gertrude Jekyll (1843-1932) en sont les figures pionnières en Angleterre.

Janine CHRISTIANY, « Les peintres-jardiniers de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle : Claude Monet, Gustave Caillebotte et Henri Le Sidaner » (conférence du cycle « Couleurs et jardins », 20 juin 2010).

William Robinson<sup>1</sup> est tout à la fois botaniste, jardinier et écrivain. Il est reconnu pour être le maître d'œuvre de la version horticole des jardins réguliers de la période victorienne<sup>2</sup> mais aussi le créateur des « wild gardens ».

Il commence une carrière de journaliste en faisant une série d'articles pour le *Gardeners' Chronicle*. Il sera envoyé par ce journal, ainsi que par le *Times* et *The Field*, à Paris dès 1866, pour rendre compte des manifestations horticoles de l'Exposition universelle de 1867. Il découvre l'horticulture française et les parcs et jardins parisiens. Il rencontre, à cette occasion, Jean-Pierre Barillet-Deschamps premier Jardinier en chef du Service des Promenades et Plantations de la Ville de Paris et de nombreux horticulteurs.

À son retour en Angleterre, il décrira, en 1868 et 1869, le nouveau Paris haussmannien et donnera une part importante à l'horticulture dans ses deux premiers ouvrages.

En visitant « Le Jardin fleuriste » à la Muette, il est séduit par les collections de plantes exotiques et les façons de les cultiver, très différentes de celles pratiquées en Angleterre, ainsi que par leur utilisation dans les jardins et parcs parisiens. Il décrit les plates-bandes d'herbe entrecoupées de lits de fleurs mixtes, les bouquets de plantes vertes aux feuillages découpés (yucca, acanthes), les arbres habillés de plantes grimpantes (lierre, clématites et aristoloches). Il est attentif aux cultures potagères et fruitières, à la taille des arbres. Il visite de nombreux vergers où sont cultivées pêches et poires et rencontre les grandes familles d'horticulteurs telles que Truffaut, Vilmorin ou Courtois-Gérard.

Il va alors se consacrer exclusivement au journalisme et à la publication d'ouvrages. À partir de 1885, il consacrera une grande partie de son temps, de sa vie et de sa fortune à son domaine de Gravetye Manor dans le West Sussex.

---

1 William Robinson est né en Irlande en 1838 et meurt dans sa propriété de Gravetye Manor dans le Sussex, à l'âge de 97 ans.

2 Règne de la reine Victoria 1837–1901.

Janine CHRISTIANY, « Les peintres-jardiniers de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle : Claude Monet, Gustave Caillebotte et Henri Le Sidaner » (conférence du cycle « Couleurs et jardins », 20 juin 2010).

Il se lie d'amitié avec Henri de Vilmorin et Édouard André, rencontrera Claude Monet à Giverny et visitera ses jardins.

Proche du critique d'art John Ruskin, de William Morris (artiste et écrivain qui a œuvré pour la renaissance des arts décoratifs), et de sa cadette Gertrude Jekyll (peintre et dessinatrice de jardins), William Robinson donnera les principes de composition d'un nouveau style de jardin : les jardins Arts and crafts.

Il écrit : « Je suis un jardinier de fleurs et non un simple débiteur de mauvais tapis de fleurs répugnantes. Quand je fais mon jardin, je plante en grand nombre mes fleurs préférées de la manière la plus simple. Je tiens compte du climat, du sol et du plaisir des saisons »<sup>3</sup>.

### **Gertrude Jekyll, peintre et dessinatrice de jardin**

Gertrude Jekyll (1843-1932), amie de William Morris fut, tour à tour, de 1861 à 1880, peintre, sculpteur, ferronnière, orfèvre, conceptrice de maquettes de papiers peints et de canevas de broderie. L'aggravation de sa myopie la contraignit à changer d'activité. Évoluant dans le cercle des artistes du mouvement Arts and Crafts, sa formation artistique, ses voyages en Europe et autour de la Méditerranée, son expérience d'artisanat d'art, son intérêt pour le jardinage, ses rencontres avec Robinson l'incitèrent à se consacrer à la conception de jardins<sup>4</sup>.

Son parcours original marquera fortement ses créations. Elle définit ainsi l'attitude que l'on doit avoir pour faire un jardin dans *Colours Schemes for the Flower Garden*<sup>5</sup> : « La possession d'une grande quantité de plantes aussi belles soient-elles n'ont jamais fait un jardin. (...) En pratique, il faut placer chaque plante ou chaque

---

3 William Robinson, *Wild Garden*.

4 Elle sera aussi photographe et journaliste, et publiera de nombreux ouvrages. Tout particulièrement *Wood and Garden*, Longmans, Green, 1899, *Wall and Water Gardens*, Longmans, Green, 1901 et 1913, *Garden Ornament* avec Christopher Hussey, Country Life, en 1918 et 2<sup>e</sup> éd. 1927.

5 *Colours in the flower Garden*, Country Life, 1908, *Colour Schemes for the Flower Garden*, Country Life, 1914 est son neuvième ouvrage.

Janine CHRISTIANY, « Les peintres-jardiniers de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle : Claude Monet, Gustave Caillebotte et Henri Le Sidaner » (conférence du cycle « Couleurs et jardins », 20 juin 2010).

groupe de plantes avec un soin réfléchi, une intention précise, de façon qu'il forme une partie d'un tout harmonieux et que les espaces ou les parties successives ou même les simples détails fassent une série de tableaux (...) Observer sans cesse, noter, travailler, et ce faisant, progresser dans la connaissance, entrer en sympathie avec ce qui pousse. »

C'est en peintre qu'elle conçoit le jardin. Elle a appris, de plus, les systèmes d'harmonie des couleurs de Michel Chevreul<sup>6</sup> dont se servent les peintres impressionnistes. Ses plates-bandes sont composées comme des aquarelles, chaque plante est placée comme une touche de couleur mais joue son rôle dans la composition générale. Ce sont des compositions chromatiques, où les couleurs fraîches des extrémités évoluent vers le brillant et la chaleur de celles du milieu. En longeant une plate-bande, chaque section est un tableau qui prépare l'œil à celui qui va suivre. Cet enchaînement peut se faire autour d'une couleur dominante.

Elle explique comment elle compose son jardin, l'emploi qu'elle fait des plantes vivaces et annuelles installées librement pour adoucir la raideur du tracé du jardin. Peintre, elle considère le jardin comme une succession de tableaux, où elle combine les lumières, les formes et couleurs et crée souvent des harmonies selon un thème coloré dominant ou monochrome. Ces tableaux, écrit-elle, « l'artiste-jardinier s'efforce de les susciter partout dans son jardin » (G. Jekyll, 1902).

En 1889, elle fait la connaissance du jeune architecte Edwin Lutyens qu'elle initie à l'architecture formelle des jardins et qu'elle conseille. En 1890, ils commencent à établir les plans de sa maison de Munstead Wood. Ce sera le début d'une longue collaboration. Lutyens travaillait plus particulièrement sur les espaces architecturés en continuité avec la maison et le paysage, Gertrude Jekyll cherchait à marier le naturel et le formel.

---

6 Michel Eugène Chevreul (1786-1889), chimiste français, *De la loi du contraste simultané des couleurs et de l'assortiment des objets colorés*, Paris 1839.

Janine CHRISTIANY, « Les peintres-jardiniers de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle : Claude Monet, Gustave Caillebotte et Henri Le Sidaner » (conférence du cycle « Couleurs et jardins », 20 juin 2010).

Dans ce début du XX<sup>e</sup> siècle, le courant des jardins en Angleterre, prôné par William Robinson et Gertrude Jekyll, largement diffusé par leurs ouvrages, n'est pas un mouvement isolé. De nombreux propriétaires, amateurs de botanique et de jardinage, tant en Angleterre qu'en France, s'appuyant sur cette nouvelle façon de concevoir les jardins, continueront d'expérimenter et donneront à leur jardin des caractères particuliers.

Si Miss Jekyll concevait les jardins comme des tableaux, des peintres feront de leur jardin leur source d'inspiration. C'est le cas du jardin de Caillebotte à Yerres, de Monet à Giverny, tous deux peintres impressionnistes et celui du Sidaner à Gerberoy, peintre intimiste.

Le mouvement impressionniste, lié à la nature, se tourne vers les paysages et les jardins pour y puiser sa source d'inspiration. Les artistes peignirent en extérieur afin de capter l'impression d'un moment éphémère, reproduire dans leur peinture les sensations, les impressions qu'ils éprouvent devant cette nature à des heures différentes : les reflets de l'eau, les variations atmosphériques, les frémissements de la végétation.

Peintres des paysages de campagnes, de bord de mer et de rivière, des jardins ou encore de natures mortes composées de fleurs et de fruits, peu se sont intéressés au jardinage, à la création et à la composition de leur jardin. Caillebotte<sup>7</sup>, passionné d'horticulture planta autant de variétés rares comme les orchidées qu'ils cultivaient en serres, que des fleurs les plus courantes dans le jardin familial de Yerres et de Gennevilliers, où il s'installa en 1887. Seul Monet façonnera son jardin et y travaillera

---

<sup>7</sup> Gustave Caillebotte (1848-1894), peintre impressionniste.

Janine CHRISTIANY, « Les peintres-jardiniers de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle : Claude Monet, Gustave Caillebotte et Henri Le Sidaner » (conférence du cycle « Couleurs et jardins », 20 juin 2010).

comme à une œuvre pendant 43 ans. Il dira « En dehors de la peinture et du jardinage, je ne sais rien faire, il me faut surtout avoir des fleurs toujours, toujours ».

Janine CHRISTIANY, « Les peintres-jardiniers de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle : Claude Monet, Gustave Caillebotte et Henri Le Sidaner » (conférence du cycle « Couleurs et jardins », 20 juin 2010).

## **Giverny**

### **Le jardin Monet**

Claude Monet décide en 1883 d'aller vivre en dehors de Paris. Il loue la maison du Pressoir à Giverny. Une nouvelle vie commençait. En 1890, il emprunte à son marchand Paul Durand-Ruel et acquiert cette propriété, qui s'étend sur un hectare, le long du chemin du Roy en limite du village. Une voie ferrée longeait cette route bordant la clôture murée du verger.

C'était un jardin triste aux allées et aux parterres rectilignes, envahis par des ifs sombres et des buis envahissants. Après avoir arraché ifs et buis, l'opulence des nouvelles plantations adoucèrent, effacèrent le tracé géométrique.

Il travailla à son jardin avec sa nombreuse famille jusqu'en 1892, puis, sa situation financière s'améliorant, il engage un chef-jardinier et cinq aides-jardiniers.

Monet fait construire trois serres, supprime le verger qu'il replante de cerisiers fleurs japonais et de pommiers. Des clématites viennent s'enrouler autour de hauts supports métalliques, des rosiers recouvrent les arceaux érigés sur l'allée centrale du jardin bordée de capucines.

À chaque saison, une conception différente apparaît et apporte de nouvelles couleurs.

Aux jonquilles dorées succède le rouge des tulipes rehaussé du bleu des myosotis, des mauves et des pourpres des lilas, des iris et des glycines.

Trois ans plus tard, en 1893, il emprunte à nouveau, agrandit son domaine et achète une parcelle au-delà du chemin du Roy, par-delà la voie ferrée et décide de faire un deuxième jardin. Il détourne le cours de l'Epte pour créer un jardin d'eau.

Voici ce qu'écrivit son ami Gustave Geffroy dans son livre *Monet* : « Monet dessina le jardin et les plantations, les saules déployèrent leurs vertes chevelures, les bois de bambous s'élançèrent du sol, les massifs de rhododendrons bordèrent les sentiers, et Monet ensemença les bassins de nymphéas, dont les libres racines flottèrent entre les eaux sur lesquelles s'étalèrent les larges feuilles et jaillirent les fleurs blanches et roses, mauves et verdâtre. Du haut du pont garni de glycines, qui se trouve être de style japonais, Monet vient juger le tableau qu'il a créé ».

La relation intime entre la peinture de Monet et son jardin s'accrut au cours des années. Il explique : « J'ai mis le temps à comprendre mes nymphéas...Je les avais plantés pour le plaisir, je les cultivais sans songer à les peindre... Un paysage ne vous imprègne pas en un jour... Puis un jour, tout d'un coup, j'ai eu la révélation des féeries de mon étang. J'ai pris ma palette. Depuis ce temps, je n'ai guère eu d'autre modèles ». Le thème des Nymphéas apparaît dès 1898 et sera développé entre 1903 et 1909 et ressurgira en mai 1914 avec le dessein de faire une pièce circulaire entièrement décorée de ces fleurs aquatiques. « C'est une bien grande chose que j'ai entreprise à mon âge. Il s'agit de ce projet que j'avais eu il y a bien longtemps déjà : de l'eau, des nymphéas, des plantes, mais sur une très grande surface. »

Malgré ses problèmes de vue, il y travaillera jusqu'à sa mort et avait prévu de léguer quatorze grandes toiles à l'État. En mai 1927 les Nymphéas furent inaugurées à l'Orangerie, une année après sa mort.

Claude Monet passa quarante ans de sa vie à Giverny, sans cesser d'embellir ce qu'il avait envie de peindre.

De nombreux amis sont venus le visiter. Parmi les plus proches, on peut citer Clemenceau, Caillebotte, malheureusement vite disparu, Godefroy et William Robinson qui vint le visiter en 1887 et ils échangeront une longue correspondance.

Janine CHRISTIANY, « Les peintres-jardiniers de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle : Claude Monet, Gustave Caillebotte et Henri Le Sidaner » (conférence du cycle « Couleurs et jardins », 20 juin 2010).

Les pépiniéristes Vilmorin et Truffaut le conseillèrent, l'assistèrent tout au long de sa vie pour le choix des plantes.

En 1966, le dernier héritier lègue la propriété et les collections à l'Académie des Beaux arts. Les budgets alloués par l'Académie des Beaux Arts et le Conseil général de l'Eure étant insuffisant pour entreprendre la restauration tant des bâtiments que des jardins, ils firent appel à un mécénat américain, ce qui permit de mener à bien les travaux. Et, en 1980, La fondation Claude Monet est créée ; la propriété ainsi qu'un musée sont ouverts au public, où l'on peut découvrir le jardin, la maison et l'œuvre de Monet.

Dans la région de l'Oise à 70 kilomètres de Giverny, un autre peintre classé dans le courant des peintres intimistes et proche des peintres impressionnistes, décida lui aussi lui de s'installer, en 1904, loin de Paris. Plus jeune que Claude Monet, il connaissait son œuvre picturale et fut invité à visiter les jardins qu'il avait créés.

La démarche de ces deux peintres est très proche. Le Sidaner prendra comme sujet d'étude tout autant les paysages aux alentours de cette petite ville, que la ville elle-même, dont il sera un des promoteurs de sa renaissance, et les jardins qu'il va créer.

## Gerberoy

### Une ville, des paysages et un jardin à peindre, dans l'œuvre d'Henri Le Sidaner

#### Le Sidaner et les paysages d'évocation

Henri Le Sidaner, classé dans le courant des peintres intimistes, est né en 1862 et mort en 1939. C'est durant ses études à l'École des Beaux Arts dans l'atelier d'Alexandre Cabanel, entre 1882 et 1885, qu'il découvre les œuvres de Pierre Puvis de Chavanne, Camille Pissaro, Édouard Manet, Claude Monet, Odilon Redon, Auguste Renoir et Eugène Carrière<sup>8</sup>. Très vite, il quitte le milieu parisien. Attaché aux paysages et à la poésie des pays du nord, il s'installe à Étaples<sup>9</sup>. C'est là qu'il rencontre Eugène Chigot<sup>10</sup> ainsi que Henri et Marie Duhem, qui deviendront ses amis de toujours. Il peint églises, fermes, paysages de l'estuaire de la Canche<sup>11</sup>, fait des études des champs, peint des scènes mystiques. Il écrit à ce sujet : « J'ai le souvenir le plus émouvant du jour et de l'heure où je subis l'impression inoubliable de mon arrivée à Étaples, de ce bain dans l'air et la lumière, de la sensation de vie saine et vierge qui m'attendait. » Et encore : « C'est Étaples qui m'a désintoxiqué, c'est-à-dire la nature ». Il séjournera ensuite à Bruges une année avant de s'installer dans le Beauvaisis.

Si ses premiers tableaux se rattachent au courant des peintres réalistes sentimentaux, puis à celui des peintres symbolistes, il acquiert un style reconnaissable dès le début du XX<sup>e</sup> siècle. Le paysage devient le sujet majeur de son œuvre. Il peint les paysages à l'aide de la technique impressionniste et retourne

---

<sup>8</sup> Puvis de Chavanne, Odile Redon symbolistes ; Camille Pissaro, Édouard Manet, Claude Monet, Auguste Renoir ; impressionnistes, Eugène Carrière, intimiste.

<sup>9</sup> Étaples (ou Étaples-sur-Mer) chef-lieu de canton du nord de la France, dans le département du Pas-de-Calais (62), arrondissement de Montreuil-sur-Mer.

<sup>10</sup> Eugène Chigot, École d'Étaples, proche des impressionnistes ; Marie Duhem intimiste.

<sup>11</sup> Canche, fleuve côtier français du Pas-de-Calais, long de 88 kilomètres.

à la peinture d'atelier. Son ami, Camille Mauclair, écrivain et critique d'art, écrira en 1928 : « Il cherchait depuis quelque temps, l'expression traduite par une technique spéciale de l'enveloppe des choses, la suggestion de leur sentiment plutôt que leur représentation elle-même et il était attiré par les effets crépusculaires et clairs de lune. Je me souviens l'avoir accompagné durant l'été où nous restions dans Paris, désert et charmant, sur les bords de la Seine vers la Grande Jatte ou sur les rives du Bois de Boulogne, dans les nuits tièdes et bleues où il notait les reflets et s'exerçait à dissocier optiquement les colorations des choses » <sup>12</sup>

Deux textes, l'un écrit par Henri Le Sidaner pour une conférence faite à Nantes en 1935 et l'autre par son fils cadet, Rémy Le Sidaner, dans la préface du catalogue de l'exposition consacrée à son père en 1989, éclairent la façon dont il conçoit sa peinture et met en scène les effets qu'il recherche constamment.

Pour transcrire ces effets recherchés, Le Sidaner écrit lui-même : « Il a été très discuté de l'exécution directe sur la nature ou sur le travail de mémoire ; chacun doit suivre le sens particulier de ses préférences. Il devient quelquefois, néanmoins indispensable d'avoir recours à la mémoire lorsqu'il s'agit de traduire des effets furtifs comme les crépuscules ou insaisissables comme les clairs de lune. Coutumier de ces études, j'ai usé des différents moyens pouvant donner la meilleure méthode de travail. J'ai essayé, au début, pour les effets de lune, de me servir d'une petite lanterne sourde qui éclairait mon papier, mais la moindre lueur éteignait la faible lueur de la lune, j'étais aveuglé par le rayon léger projeté sur mon dessin. J'ai essayé un soir de peindre à la lumière même de la lune. Je m'étais cru satisfait du résultat, mais je fus surpris, le lendemain, du désaccord de mon étude dont les vermillons surtout hurlaient, alors qu'ils m'avaient paru gris au moment de mon travail. Je me suis contenté, dans la suite, de chercher mes effets en blanc et noir en quelque

---

<sup>12</sup> C. Mauclair, 1928.

endroit que j'aie à me placer, même en une quasi-obscureté. Les indications que je prenais ainsi à l'aveuglette devenaient une aide précieuse et même indispensable pour l'exécution du Tableau. »

Peintre des atmosphères douces, il cherche à retenir un effet de lumière, un moment éphémère, une émotion. Dans ses tableaux, aucun personnage ne vient troubler la tranquillité des lieux. Cependant quelques indices, une écharpe, un verre à moitié plein évoquent une présence proche. Il est appelé par ses contemporains, le *peintre du silence*.

Rémy Le Sidaner qui accompagnait souvent son père à la recherche de l'effet, qui serait traduit dans ses tableaux, explique : « Toutes les sources de lumière pouvaient être utilisées pour la production d'effet : le soleil, le clair de lune et les lumières artificielles, en particulier celles qui s'allument au crépuscule, à l'instant où elles forment un contraste harmonieux avec les dernières lumières du jour, ce que Camille Mauclair, ami et écrivain du peintre, appelait *l'heure Le Sidaner*. »

## **La découverte de Gerberoy**

Dès 1900, Henri Le Sidaner cherche un lieu où il pourrait, comme Monet, créer un jardin dans lequel il peindrait. Conseillé par Auguste Rodin, il choisit de venir séjourner dans le Beauvaisis et le céramiste Auguste Delaherche<sup>13</sup>, qui habita dans la région, lui conseille de s'installer à Gerberoy.

Gerberoy est une ancienne cité fortifiée juchée sur une motte naturelle construite autour d'un ancien château féodal et de l'église abbatiale. Elle domine le paysage de bocage du pays de Bray.

Séduit par le caractère du lieu, dès avril 1901, il loue une maison qu'il achètera en avril 1904. Il y vivra, jusqu'à sa mort, se partageant, à partir de 1912, entre Gerberoy et Versailles.

L'intérêt d'Henri Le Sidaner pour ce lieu fut double : il s'intéressa tout autant à son jardin savamment aménagé qu'à l'ancienne cité médiévale. Il milita pour lui redonner vie, conseillant, sensibilisant le conseil municipal à la protection et la restauration de Gerberoy et participant, lui-même, à son embellissement. Il voulait conserver et créer un environnement où jardin, ville et campagne formeraient un ensemble pittoresque (pittoresque étant pris au sens étymologique : propre à fournir un sujet de composition artistique). Plus de 300 études et tableaux, le quart de son œuvre, lui seront consacrés. Il peindra et repeindra, à différentes saisons et à différentes heures du jour, l'univers clos de son jardin et les rues, impasses, place, église, maisons de la ville, cadrant les points de vue sur le paysage alentour .

---

<sup>13</sup> Auguste Delaherche (1857-1940), céramiste, natif de Beauvais, après un séjour à Paris, il revient en 1894 à Armentières dans le Beauvaisis pour poursuivre ses recherches. Grand créateur et magicien des couleurs, figure emblématique de l'Art nouveau.

Janine CHRISTIANY, « Les peintres-jardiniers de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle : Claude Monet, Gustave Caillebotte et Henri Le Sidaner » (conférence du cycle « Couleurs et jardins », 20 juin 2010).

## **Le jardin comme paysage**

À l'extrémité de la rue Saint Amand un portail s'ouvre sur la cour d'une maison recouverte de vignes vierges et de roses grimpantes. La maison est blottie au creux du monticule sur lequel la vieille église a été construite. C'est là qu'Henri Le Sidaner s'installe avec sa famille.

Amateur de jardins, rien ne laisse supposer que dans les premières années de son installation à Gerberoy, il fit appel à un homme de l'art pour la composition de son jardin. Par contre, nous savons qu'il est abonné à *La gazette des jardins* et membre de la « Société des amateurs de jardin », où il fut sans doute introduit par son ami Gabriel Mourey, écrivain et critique d'art, et aussi vice-président de la Société. Nous savons, aussi par sa famille, qu'il a conçu lui-même les améliorations et les aménagements de la maison, dessiné tous les éléments architecturaux du jardin : pavillon, petit temple, balustrades, bassins, sculptures, bancs, supports des rosiers, girouettes... et qu'il les fit exécuter par des artisans de la région. Malheureusement, tous ces croquis ont été brûlés lors de l'occupation de la maison par les Allemands durant la deuxième guerre mondiale. En se référant à ses agendas, où il note fidèlement, durant les premières années de son installation, déplacements, visites, achats et travaux, nous apprenons qu'il emploie une main d'œuvre locale, souvent polyvalente, pour faire les travaux de gros œuvre et de jardinage, et qu'un jardinier s'occupe régulièrement de la taille et des plantations.

Lorsqu'il peint les jardins, que ce soit à Hampton Court, en Angleterre, ou à Versailles, il ne cherche pas à peindre les grandes perspectives, mais cadre son sujet sur un parterre, un pavillon, un escalier, un bassin et ses jets d'eau. Il est intéressé par le choix des plantes à disposer dans son jardin. Il peint des fleurs, comme Monet et Caillebotte, mais ne semble pas être, comme eux, un collectionneur de plantes rares. Son jardin, comme nous pouvons le voir au travers de plusieurs

articles écrits en 1909 et 1913, est un jardin planté de nombreuses variétés que l'on trouve couramment dans les catalogues de l'époque.

Il crée, sur une superficie de 3 000 mètres carrés environ, plusieurs jardins structurées qui s'appuient sur la topographie du terrain. Il dit de son jardin en 1913 : « il est difficile à un jardin d'être plus français que le mien. Et pourtant, il l'est avec quelque liberté, puisqu'à côté de mon parterre d'œillet blancs et de ma roseraie, mon jardin jaune et bleu est bien un peu fou. Je donne ma voix au jardin classique, mais je suis hostile à la géométrie. La vérité, pour moi, ce serait d'introduire dans le jardin à la française, qui est une chose adorable, un peu plus de nature. »<sup>14</sup>

En cela, il est assurément dans le courant du premier quart du XX<sup>e</sup> siècle, où les jardins retrouvent leurs structures géométriques. On se réfère alors au style des jardins de la Renaissance et des jardins classiques. Il n'est pas, non plus, sans connaître le courant du renouveau des jardins en Angleterre et la naissance du modèle de « jardin de cottage », qui a donné lieu à de nombreuses publications. Livres et magazines décrivent le jardin comme les prolongements de la maison au sein de la nature. Formé de plusieurs parties, chacune d'entre elles a une fonction et un caractère particuliers et est plantée d'espèces indigènes.

Connaissait-il les ouvrages de Gertrude Jekyll ? Avait-il vu les jardins qu'elle avait conçus ? Rien ne permet, pour le moment, de le savoir. On sait seulement qu'à partir de 1903 il expose en Angleterre, qu'il séjourne à Hampton Court en février 1907 et que, depuis 1899, plusieurs articles paraissent sur son œuvre dans *The Studio*, magazine consacré à l'art, y compris à l'art des jardins. Ce qui est certain, c'est que sa démarche et son regard sont analogues à ceux de Gertrude Jekyll envers ce qui pousse.

---

<sup>14</sup> Rio A., « Le jardin de mes rêves, interviews de M.M. André, Auburtin, La Touche, La Gandara, Le Sidaner, Touret », *Lectures pour Tous*, 16<sup>e</sup> année, n°1, 1913.

Janine CHRISTIANY, « Les peintres-jardiniers de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle : Claude Monet, Gustave Caillebotte et Henri Le Sidaner » (conférence du cycle « Couleurs et jardins », 20 juin 2010).

Il trouva, aussi lors d'un séjour, aux îles Borromées une autre source d'inspiration. Il ramène une série d'études et de peintures faites dans les îles Isola Bella et Isola Madre. Bien que le relief du jardin de Gerberoy soit beaucoup plus modeste, il s'inspira de la succession des terrasses implantées sur le site escarpé des îles pour implanter les roseraies qui dominent la campagne alentour. Il a fait des relevés précis des balustrades qu'il utilisera pour couronner les murs de soutènement de son jardin. Des magazines de sa bibliothèque témoignent de son intérêt pour les jardins à terrasses (*The Studio* et *The Illustration*).

L'article de Jean-Claude-Nicolas Forestier paru dans *Fermes et châteaux* (septembre 1909) et deux articles, l'un de Jean Raymond, dans *La vie aux champs* (août 1913), et l'autre d'Armand Rio, dans *Lecture pour Tous* (octobre 1913), permettent de décrire ce qu'était son jardin près de 10 ans après le début de sa création. Les différentes peintures réalisées à partir de 1901 nous permettent par ailleurs d'en suivre l'évolution.

Le jardin situé au sud, à l'arrière de la maison, est composé de plusieurs séquences s'enchaînant dans la promenade. Dans la partie la plus basse, il y a le jardin blanc, le potager, le verger donnant sur les fossés de l'ancienne ville fortifiée. Dans la partie haute, des terrasses sont installées sur les plates-formes de l'ancienne forteresse et dominant un large panorama sur la plaine ou la ville de Gerberoy.

Le jardin blanc, en relation directe avec le salon et la salle à manger, de structure régulière, est formé d'une grande pelouse rectangulaire bordée d'une plate-bande d'œILLETS mignardises uniformément blancs. Derrière eux, des rosiers pleureurs à la floraison blanche, et parfois légèrement rosée, les encadrent et une symphonie

blanche, composée de campanules, de phlox, de grandes marguerites, de masses d'achillées, de bouquets d'asters, s'étale à leurs pieds.

Janine CHRISTIANY, « Les peintres-jardiniers de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle : Claude Monet, Gustave Caillebotte et Henri Le Sidaner » (conférence du cycle « Couleurs et jardins », 20 juin 2010).

À droite, sur le talus qui descend du pied de l'église, de nombreux arbustes poussent librement. Au fond, quelques marches mènent à la première terrasse close d'une barrière blanche, dominant légèrement la pelouse et la maison. Une statue marque l'axe du jardin devant un écran de verdure où se mêlent des symphorines, un vieux sumac qui rougira à l'automne, un sureau, des touffes de coudriers. Plus tard, sur cette terrasse, qui fait la liaison avec le potager et le verger, le peintre plantera des hortensias blancs et remplacera la barrière par une balustrade de pierre.

L'allée droite qui partage le potager commence sous un court berceau de glycine couleur chamois ombré d'orange. Dans le potager, les pivoines et les rosiers en fleurs voisinent avec les légumes et les petits fruits. Dans le verger, les pommiers et cerisiers sont au pied des murs de soutènement sur lesquels s'appuient perrons et petites terrasses. De nombreux rosiers grimpants garniront plus tard murs et balustrades, cascade rose et rouge croulant jusqu'au fossé de la ville.

De là, un sentier monte, parmi les herbes folles d'où émergent cerisiers, noisetiers au feuillage pourpre et quelques branches fleuries de rosiers anciens. Parmi maints arbustes, des touffes de marguerites blanches se détachent sur le vert sombre des vieux houx. Au sommet du talus, une balustrade de pierre borde le dénivelé, la silhouette d'une treille se détache sur le ciel, un arceau recouvert de vigne s'ouvre sur la roseraie. Elle est implantée sur une terrasse ensoleillée au-dessous de laquelle « s'apaisent, en doux vallonnements, tous les mouvements du Pays de Bray » (J.-C.-N. Forestier, 1909). Un de ses côtés est marqué par un pavillon de pierres et de briques, qui surplombe la roseraie et le jardin du bassin, situé en contrebas, le long de la rue de l'église. « Sur la toile du maître, la transparente légèreté des roses, le vif éclat des fleurs rouges, le vert des feuillages, la pierre grise du pavillon, la paroi sombre de la treille ou les vieux murs de l'église sous le ciel d'un

gris très fin, s'uniront solides mais sans violence dans un invraisemblable, harmonieux et très doux rêve de couleurs. » (J.-C.-N. Forestier, 1909)

Du banc appuyé sur sa façade fleurie, apparaissent les cordons de buis qui dessinent les parterres où sont plantés les rosiers. Les piquets, les arceaux formant colonnes et guirlandes sont couverts de roses. Au sol, œillets, physostégies, sidalcées, clarkies, phlox, pavots et coquelicots mêlent leurs couleurs roses et écarlates à l'harmonie des roses et des rouges des différentes variétés de rosiers.

L'une des extrémités de la terrasse donne accès, par quelques marches, à la treille, recouverte de charmes et de lierres. De là, les vues sont cadrées sur la campagne avoisinante. Une table y est souvent installée.

Légèrement plus bas, une gloriette juchée sur les fondations de la tour du château fortifié abrite une copie de l'enfant au poisson de Verocchio. C'est le dernier jardin en terrasses, où les rosiers grimpants à fleurs jaunes et les clématites à grandes fleurs bleues et violettes accrochés aux murs des terrasses se marient à tout un ensemble de plantations bleues et jaunes qui couvrent le sol. Fleurs jaunes : des soleils, des rudbeckies, des hélénies, des héliopsides, des coréopsis. Fleurs bleues : des pieds d'alouette, des campanules, des véroniques des lins et des nigelles.

« Au bout de mon jardin, en l'abri de la tonnelle qui domine le vallon, les yeux de ma jeunesse ont connu la surprise du paysage qui se dessine entre les intervalles des lierres entrelacés. Il étend au loin les plans de ses verdure, et se ferme au-dessus des arbustes entourant les toitures grises d'un village, et du sentier qui conduit à la ferme isolée au milieu des prairies. J'ai vu les arbres fleurir, et les saisons donner leurs fruits. Les rafales du vent ont déraciné le grand pommier qui a disparu. Un orme, un autre jour, est mort desséché, sans que l'on ait pu pressentir son déclin ; et

Janine CHRISTIANY, « Les peintres-jardiniers de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle : Claude Monet, Gustave Caillebotte et Henri Le Sidaner » (conférence du cycle « Couleurs et jardins », 20 juin 2010).

le hêtre, enflant ses ramures, couvre maintenant cette partie de l'horizon que je voyais autrefois. Je reviens, le regard plus sage, devant ce paysage, en lequel j'ai appris à lire, où j'ai exercé le pouvoir de ma sensibilité ; et je sais retrouver l'apaisement dans le calme du nouveau jour, dont l'éclat est pareil, et que le soleil continue d'éclairer, en sa course autour des choses. » (H. Le Sidaner, 1936)

Il était courant qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle en Angleterre, on essayait de reconstituer dans la campagne les scènes des paysages de l'Arcadie peintes par Le Lorrain et Poussin, ou celles des paysages fantastiques des œuvres de Duguet ou Rosa, créant ainsi dans les nouveaux parcs à la mode de multiples points de vue sur des « paysages suspendus » invitant au voyage. Ces paysages recréés étaient peints à leur tour à la demande de leurs propriétaires. Ici, rien de semblable.

Le Sidaner est touché par la beauté des paysages ordinaires. Il cherche à retrouver l'essence première des lieux et des choses. Il peint inlassablement, au fil du temps, et des heures tout au long de sa vie, l'univers clos de son jardin mettant en évidence les relations qu'il entretient tout autant avec l'architecture que le paysage, vu au travers de fenêtres ménagées du haut des terrasses. Il se rattache en cela aux différents courants qui caractérisent la peinture de paysage du XX<sup>e</sup> siècle. Il transforme, transfigure au sein de son atelier, les lieux de la vie quotidienne pour privilégier les émotions de moments privilégiés, évoquer un bonheur de vivre, parfois rêvé, qu'il veut partager avec sa famille, quelques amis fidèles et les habitants de Gerberoy.

Nombreux sont les écrivains, peintres et critiques d'art, musiciens, paysagistes qui ont été reçus par Henri Le Sidaner.

Pendant les trente-cinq années de son séjour à Gerberoy, de 1904 à 1939, le peintre participe activement à la mise en valeur de la commune. Au début du siècle, c'est une commune pauvre, beaucoup plus préoccupée de sa survie que de la

conservation du patrimoine bâti et végétal. Devant les difficultés à convaincre le conseil municipal des actions à mener et pour assurer la continuation et le développement de la ville, Henri Le Sidaner et quelques amis mobilisèrent l'opinion publique et estimèrent nécessaire la création d'une association qui sera fondée en novembre 1909. Le maire sera un des cofondateurs de la « Société des amis de Gerberoy ». Cette association, en activité encore aujourd'hui, a toujours pour objectif « de conserver et améliorer les monuments, promenades et sites du village » et, par ailleurs, « de développer chez les habitants le goût de la bonne tenue, de l'embellissement et de l'ornementation de leur demeure », et « de faciliter aux étrangers la visite des curiosités de la ville ».

Quelques années avant sa mort, en 1935, voici ce que disait le peintre lors d'un discours à Gerberoy : « Immédiatement séduit par le doux asile que j'avais découvert, après le sain contentement du travail, j'ai aimé à rechercher le décor intime de la simple et modeste maison. Il me parut alors naturel de penser à étendre autour de moi ce souci, ce qui ne fut pas sans me heurter à des mouvements et des critiques. Je considère d'ailleurs que celles-ci sont salutaires, la trop grande facilité engendrant la faiblesse d'un effort. »

La propriété demeure aujourd'hui toujours dans la famille Le Sidaner. Son fils cadet Rémy y a fini sa vie. C'est la femme de Louis, fils aîné du peintre, qui continua d'entretenir maison et jardin. Elle m'y a souvent invitée, hébergée, ouvrant ses armoires, pour rechercher dans ses archives personnelles le moindre indice concernant la création du jardin, les embellissements du village. Les archives sont peu nombreuses, les traces souvent se dérobent et c'est à partir de ses souvenirs, ceux du fils de l'ancien instituteur, la mémoire des habitants, les registres de la mairie où sont conservés les débats sur les aménagements du village que nous menions notre enquête. Madame Simone Le Sidaner est morte en 1996, emmenant

un peu de l'âme de la maison et du jardin. Le jardin a perdu une partie de sa splendeur passée, mais sa structure toujours en place peut à nouveau accueillir les plantations disparues, les floraisons éphémères, qui explosaient dans les premiers mois de l'été, qu'Henri Le Sidaner a peintes tout au long de sa vie.

Pour redonner vie à ce jardin, une association a été créée en 2007 par des habitants de Gerberoy, l'« Association Henri le Sidaner en son jardin de Gerberoy ». Étienne Le Sidaner, petit-fils d'Henri Le Sidaner, en est le président d'honneur. Cette association, s'appuyant sur les archives, plante, entretient le jardin et l'ouvre au public. La visite guidée permet de redécouvrir : le jardin blanc, le jardin sauvage, les terrasses à l'italienne, le jardin jaune et bleu où trône le Temple de l'Amour, la roseraie. Du haut de ces jardins, on redécouvre les nombreux paysages souvent contemplés et peints par Henri Le Sidaner

Janine Christiany, 20 juin 2010

## Bibliographie

- Farinaux-Le Sidaner Y., *Le Sidaner*, s. l., André Sauret, 1989.
- Forestier J.-C.-N., « A Gergeroy - Le jardin d'un artiste », *Fermes et Châteaux*, 5<sup>e</sup> année, n° 49, 1909.
- Jekyll G., *Colour Scheme in the Flower Garden*, Country Life Ltd., Woodbridge, Antique Collector's Club, 1908, réédition 1982.
- Le Sidaner H., Discours prononcé à l'Académie des Beaux-Arts le 28 novembre. 1936.
- Le Sidaner R., *Gerberoy, Boulevard du Beauvaisis*, Rouen, Lecerf, 1985.
- Mauclair C., *Le Sidaner*, Paris, Georges Petit et Gibert Jeune, 1928.
- Ott J., *Sous le Signe de la Rose* (Documents rosatiques et régionalistes), Paris, 1933.
- Prior E. S., « Garden-Making - III. The conditions of materials », *The Studio* (article extrait de la revue *The Studio*, archive du peintre), s. d., p.176-190.
- Rémond G., « Jardins, villas, paysages italiens », *L'illustration*, n° 3582, 69<sup>e</sup> année, octobre 1911 (archive du peintre).
- *Henri le Sidaner, 1862-1939*, catalogue de l'exposition du Musée Marmottan, Paris, 2 mai-16 juillet 1989.
- Raymond J., « Maisons des champs d'Écrivains et d'Artistes", *Vie aux Champs*, série N<sup>le</sup>, N°12, 1913,
- Rio A., « Le jardin de mes rêves, interviews de M.M. André, Auburtin, La Touche, La Gandara, Le Sidaner, Touret », *Lectures pour Tous*, 1913.
- *Henri Le Sidaner en son jardin de Gerberoy, 1901-1939*, catalogue de l'exposition du Musée départemental de l'Oise, Saint-Rémy-En-Eau, Édition d'art Monelle Hayot, 16 mai - 7 octobre 2001.

Janine CHRISTIANY, « Les peintres-jardiniers de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle : Claude Monet, Gustave Caillebotte et Henri Le Sidaner » (conférence du cycle « Couleurs et jardins », 20 juin 2010).